

Michel Arrivé

AUTOBIOGRAPHIES CROISÉES

DE DEUX VOISINS

**Manuscrit fragmentaire trouvé après sa mort dans les archives
d' Adalbert Ripotois**

ELLE

Parler ? Non, il ne faut pas trop m' en demander : cela m' est vraiment impossible. Contrainte d' entendre autour de moi les discours que tiennent les humains, j' ai fini par me mettre en tête, par la force des choses, tous les artifices qu' ils pratiquent pour faire connaître leurs mensonges. Car c' est ça qu' ils appellent parler, je m' en suis vite avisée, très vite, dès que j' ai commencé à les comprendre : même s' ils ne le savent pas toujours, ils mentent sans discontinuer. En somme, je connais leur langue, aussi bien qu' eux, sûrement. Enfin, celle qu' ils emploient en ma présence. Je sais qu' en d' autres lieux les humains parlent d' autres dialectes. J' ai parfois entendu des bruits insolites : ceux que des étrangers de passage produisaient quand ils parlaient auprès de Lui, c' est-à-dire de Moi, une de ces langues. Ou ceux que Lui, mon patron, enfin, je veux dire mon voisin, puisque j' ai décidé de l' appeler ainsi, émettait quand il s' installait pour quelque temps dans un territoire lointain : il s' essayait parfois à imiter les sons produits par les naturels de l' endroit. Sans grand succès : il n' a pas ce talent-là, et il n' a jamais fait grand-chose pour essayer de l' acquérir. Je n' ai donc jamais eu l' occasion d' entendre assez longuement aucun de ces enchaînements de bruits pour comprendre ce qu' ils signifiaient. Les humains, je le soupçonne, sont nombreux dans mon cas : ils se sentent bien dans leur langue, si bien qu' ils ont en horreur les sons que produisent ceux qui en pratiquent d' autres. Ils ne se décident à les imiter maladroitement que lorsqu' ils y sont contraints par la nécessité de « communiquer », comme ils disent, avec des étrangers.

Émettre ces bruits, justement, que les humains utilisent pour parler, c' est ce qui m' est, par ma nature même, irrémédiablement interdit. À vrai dire, je n' en souffre pas. Je suis même pleinement satisfaite de n' avoir pas à me livrer à cet exercice indécent que les humains, pour la plupart, adorent pratiquer : remuer des lèvres, agiter une langue, expulser de l' air, par une bouche ou par un nez, par les deux à la fois, ça arrive, je le sais, je l' entends, car j' ai, si j' ose dire, l' oreille fine : c' est affreux, c' est obscène ! Ils devraient se cacher pour parler, comme ils font pour expulser leurs autres excréments. Enfin, ce qu' ils appellent comme ça : c' est assez désobligeant pour ces substances qu' ils devraient honorer autant que celles qu' ils absorbent. Et je passe sur les autres noms qu' ils leur donnent : ils les utilisent pour marquer leur dégoût ! À moins qu' ils ne les transforment en insultes ! S' ils étaient raisonnables, ils devraient dire *mot* et *je t' emmote*, au lieu de ce qu' ils profèrent. Mais je n' ai jamais entendu aucun d' eux s' « exprimer » de cette façon. Car ils s' « expriment », oui : ils se poussent à l' extérieur. Sans s' en aviser, ils avouent qu' ils se défèquent eux-mêmes ! Comment diable réussissent-ils à faire une distinction entre les différentes évacuations auxquelles ils sont condamnés ? Je n' ai jamais réussi à le comprendre.

Écrire ? C' est tout de même beaucoup moins indécent : faire glisser une pointe humectée d' encre sur une feuille de papier, frapper les touches d' une machine ou d' un ordinateur comme on fait pour un piano, voilà des gestes qui, à mon sens, n' ont rien d' obscène ni même de ridicule. Si j' en avais le moyen, je m' y risquerais peut-être, sans avoir l' impression de me rendre impudique. Je ne suis cependant pas désolée de ne pas me livrer moi-même à ces pratiques. J' en suis de toute façon tout aussi empêchée que je le suis de parler.

Je me suis donc longtemps résignée à me taire. Je veux dire à ne pas écrire. Longtemps, que dis-je ? très longtemps, plus très loin de quatre-vingts ans, maintenant. Et pourtant l' envie était là, vague et faible autrefois, puis de plus en plus forte, au point d' en devenir dévorante. Oui, je voulais dévoiler par des lettres ce que je pensais. Aujourd' hui le temps m' est compté, sévèrement, sans doute. Autant qu' à Lui, mon voisin, exactement autant, si tout se passe comme prévu. Oui, le temps commence à presser. Je ne sais pas trop ce qu' il en pense, Lui. Il arrive à me le cacher, assez bien. Et de loin en loin, son silence m' inquiète un peu.

Quoi qu' il en soit, il faut que je me hâte pour écrire, je veux dire faire écrire, mais c' est tout un, ce qui est, ou plutôt ce qui fut, disons ce qui aura été ma « vie », non, je ne vois pas d' autre mot, même si, bien sûr, les humains risquent de penser qu' il ne convient guère à ce qui n' est sans doute, selon

eux, pas grand-chose : un « état » ? Peut-être même pas. Ont-ils seulement un nom pour « ça », comme ils diraient ? C' est qu' ils ne pensent qu' à eux, les humains, quand ils parlent. Leurs mots, ils les ont faits pour eux, ils se les réservent. Tant pis pour eux : je continuerai à employer pour Moi le mot *vie*, celui qu' ils emploient pour parler de ce qui leur en tient lieu.

Pour écrire, je me suis découvert un bon secrétaire : mon voisin, comme je commence à prendre l' habitude de dire, et comme il dit encore, de son côté, pour parler de Moi. Avec une petite différence : il emploie ce nom au féminin. C' est par la force des choses que je suis sa *voisine*. Car je suis femme, selon la langue des humains. Mais bien sûr leur langue ment, sur ce point comme sur tous les autres. Non, je ne suis pas une femme, je n' ai même rien de féminin, sauf le nom qui m' est affecté. Car ils leur donnent un sexe, à leurs noms ! Autrefois, je l' appelais mon « patron », j' ai longtemps continué, bien qu' il ne le fût guère au sens habituel du terme. D' une certaine façon, on pouvait aller jusqu' à dire que c' était Moi, sa patronne. Non, pas sa « maîtresse », bien sûr, comme disent les humains dans leur stupide patois. Les « maîtresses », ce ne sont jamais que des femmes, et elles n' ont sur les hommes qu' un pouvoir illusoire. Moi, j' avais bien sur Lui une sorte de pouvoir, j' en ai encore, alors qu' il n' en a guère sur Moi. Même si peut-être il rêve d' en acquérir : j' ai des soupçons. Mais ça ne suffit pas pour lui donner le nom de *patron*. *Voisin* est plus juste, ou un peu moins trompeur. Les humains le comprendront sûrement, puisqu' il leur faut être trompés pour comprendre.

Secrétaire, pour une fois, est un mot qui ne trompe pas. Enfin, qui trompe un peu moins que les autres : il évoque le secret. Oui, mon voisin-secrétaire connaît mes secrets, enfin, une part d' entre eux. Et Moi, je connais les siens, enfin, la plupart d' entre eux. Tous ses secrets ? Sans doute pas. Je crains un peu qu' il ne réussisse à me cacher certains de ses sentiments, certaines de ses idées, peut-être même quelques-uns de ses projets. Ce sont ceux qu' il forme très loin de moi, là-haut, dans les couches supérieures de son être. J' entends *couches supérieures* à la lettre : celles qui sont au-dessus de moi, là-haut, du côté de sa tête. C' est par là qu' il pense, enfin qu' il croit qu' il pense. Car il ne sait pas qu' il pense autant par moi, et aussi bien – ou aussi mal – que par son cerveau. C' est vrai que c' est bien difficile d' avoir accès à tout ce qu' il pense par là-haut. Et, j' en suis sûr, il ne fait rien pour m' aider. Mais pour l' essentiel, là, ce qui tient à son corps, je suis aux premières loges. Irai-je jusqu' à dire que ses secrets sont aussi les miens ? Pour une large part, j' en suis sûre. Ce sont ces secrets que nous nous sommes décidés à essayer d' écrire. Lui, pour les miens, mais sans négliger les siens. Moi, pour les siens, mais sans négliger les miens.

LUI

Deux autobiographies croisées, pourquoi pas ? Partagées entre une Elle et un Lui, qui diraient tour à tour un Je identique, pour deux êtres qui ne se sont jamais séparés ? L' idée nous en est venue en même temps, à Elle et à Moi, je crois. Oui, je ne fais que croire : je ne suis jamais absolument sûr de la vérité de ce qu' Elle dit – Elle ment, j' en suis certain – et pas beaucoup plus de la vérité de ce que je dis : je mens sans doute autant qu' Elle. Mais le mensonge, Dieu merci, n' empêche pas de parler, encore moins d' écrire. Il y incite même. C' est pourquoi j' ai commencé à rédiger cette autobiographie en partie double, l' une pour Lui, c' est-à-dire Moi, l' autre pour Elle, ma voisine, ou ma jumelle. Car c' est ce nouveau nom que désormais j' ai décidé de lui donner. Même si je sais qu' Elle ne le mérite pas tout à fait. Mais mérite-t-on jamais les noms qu' on vous donne ?

Elle me dicte ce qu' elle souhaite ce que j' écrive à sa place. Et j' essaie de reproduire littéralement ce qu' Elle me demande d' écrire. Même si ça ne me plaît pas beaucoup. Elle ne m' aime guère, Je sais qu' Elle me méprise, Elle commence même à me craindre : je m' en avise chaque jour un peu plus. Elle a raison.

ELLE

Nos relations ont évolué, dans tous les sens, avec le temps. La force des choses fait que nous « cohabitons » depuis notre arrivée simultanée en cette vallée de larmes. Mais dans des conditions telles que nous avons pu, très longtemps, nous ignorer réciproquement : c' est à peine si Lui, jusque dans son âge presque mûr, connaissait mon existence autrement que de nom. C' est à peine si Moi je prenais garde à Lui. Je m' intéressais beaucoup plus aux humains qui l' entouraient : je les trouvais plus pittoresques. Car, à première vue, il ne l' est guère, Lui : ni très grand, ni bien beau, plutôt terne, pas brillant, pas du tout. Point bavard. C' est un éloge, à mon sens : il n' aime pas parler. Il se distingue par là de la plupart de ses pareils : s' il n' y avait eu que Lui à entendre, je n' aurais sans doute pas réussi à apprendre sa langue. Des éclats, dans ce qui lui tient lieu de vie ? Je crois qu' il pense qu' il y en a eu. Moi, je sais qu' il n' y en pas eu, ou de si modestes qu' on se demande pourquoi lui est venue, sur le tard, l' envie d' en parler. Il ferait mieux de ne parler que de Moi. Mais à vrai dire c' est bien ce qu' il fait, et de plus en plus : le Elle qu' il me consacre écrase complètement le petit Lui qu' il se réserve.

C' est qu' il se complaît dans le petit, que dis-je ? dans le minuscule. C' est sans doute qu' il s' y reconnaît. J' en viens parfois à lui faire, autant que je peux, des objurgations. « Mais, non, Lui, tu n' es point tout à fait assez petit – oui, c' est ça que je dis, mais je pense assez nul – pour passer ton temps à observer les pliures que finissent par déterminer, sur les cartons que tu manipules constamment, les infimes vibrations que tu leur fais subir ». Mais il ne veut rien entendre. Il continue à torturer ses malheureux petits cartons. Il serait prêt, je crois, à les décrire, à les classer, à leur donner des noms différents, à leur consacrer, peut-être, un livre, comme il en a consacré à l' éthologie, comme il dit en son patois, des termites. Car il est très érudit et sans doute, dans son genre, très subtil : il faut l' être, je n' en doute pas, pour repérer la façon dont les termites se parlent. Car ils se parlent, à ce qu' il prétend. Et sans mentir, ajoute-t-il, à la différence des humains. Car, à sa façon, il est lucide. Lucide ? Érudit ? Subtil ? Sans doute. Mais toujours sur des sujets infimes. Comprendre ce que se disent les termites, c' est la seule chose qu' il sache très bien faire.

En somme, il ne m' a jamais séduite. Car ce qu' il y a en moi de féminin – c' est l' effet de mon nom – est propre à être séduit. J' ai ressenti plusieurs fois, devant d' autres hommes, un élan que je me plaisais, l' espace d' un instant, à croire irrépessible. Pour m' aviser aussitôt de ce que, bien sûr, je savais déjà : ce que je prenais pour un élan n' était que fugitive illusion. Mais je l' avais cependant éprouvé, et pour d' autres. Jamais pour Lui.

C' est peu à peu que nous nous sommes découverts. Dans l' indifférence totale, d' abord. Deux voisins, qui ne faisaient que connaître réciproquement leur existence. Ensuite est venue une sorte de curiosité. À certains moments même je l' ai trouvé intéressant, en dépit de ses apparences, et parfois presque sympathique, comme s' il pouvait y avoir de la « sympathie » entre deux êtres tels que Nous : un organe discret, peu utile, invisible et l' humain qui le porte. Plus tard, nous en sommes venus à nous prendre en haine, au point de nous menacer de mort. Nous sommes revenus à ce que nous appelons une bonne entente depuis que nous avons conclu, il y a peu, ce contrat qui fait de Lui mon secrétaire. Il est pour l' instant dévoué et exact dans cette fonction, au moins autant que peut l' être un humain. J' en suis heureusement surprise. Car il n' hésite pas à rendre compte des plaintes que je formule à son égard. Au fait, il en est peut-être ravi, de ces plaintes. Car elles lui montrent que j' ai été affectée, je ne trouve pas d' autres mots, par les traitements qu' il m' a fait subir. Quoi qu' il en soit, je prends ça du bon côté : il écrit à peu près fidèlement ce que je lui fais savoir. Aussi longtemps que cela durera, nous vivrons en bonne intelligence. Des événements inattendus surviendront-ils à temps pour nous permettre de nous déchirer de nouveau ? Ce n' est en rien

impossible. Car les raisons que nous avons de nous haïr subsistent, et ne demandent qu' à ressurgir.

LUI

Écrire une autobiographie ? Ça ne va pas de soi. Il faut d' abord apprendre à écrire le mot *Je*. Je me suis tout de suite aperçu que je l' employais sans peine quand j' avais à parler d' Elle : oui, je me mettais dans sa peau – enfin, je parle par figure, car elle n' a pas de peau, bien sûr, logée qu' elle est dans les replis internes de ce qui me tient lieu de corps. Oui, je me déguisais facilement en ma voisine, ma jumelle. Ce qui m' a été d' emblée difficile, c' est de me déguiser en Moi. J' en suis toujours là. J' ai fini par m' en accommoder : je fais comme si ce Je-là parlait de Moi aussi bien que l' autre Je parle d' Elle.

ELLE

Jumeaux que nous sommes, nés précisément au même moment, nous nous ressemblons peu. Lui, dès son enfance, était « sérieux », comme j' entendais dire. C' était un euphémisme : il était « sombre ». Il n' avait jamais aucun mal pour trouver les raisons qu' il fallait pour justifier sa tristesse : un rien lui suffisait. Et il s' enfonçait dans de sinistres méditations qui donnaient presque à son jeune visage l' apparence de l' adulte qu' il deviendrait un jour. Moi, je suis gaie, sans réserves, même quand j' ai des soucis. C' est le cas en ce moment. Je les prends comme il faut les prendre : avec toute la distance nécessaire. Lui, il essaye. Mais il n' est pas très doué pour ça, même si de temps en temps il fait assez bien semblant.

LUI

Je dois l' avouer : le contrat que nous avons passé, Elle et Moi, m' est plutôt favorable. Elle est forcée de me confier tout ce qu' Elle souhaite voir écrit de son autobiographie. Et Elle m' en fait connaître : elle me fatigue à force de me livrer tout ce qu' elle pense, notamment de Moi. Jusqu' à présent, j' ai suivi ses instructions : j' ai écrit sous son nom tout ce qu' elle me, comment dire ? Indiquait ? Imposait ? Non, tout simplement, ce qu' Elle me dictait.

Pour Moi, je suis plus bref. Et plus discret. Ce n' est pas que je craigne qu' elle soit instruite de ce que je pense d' Elle. Elle ne peut pas lire ce que j' écris, ni sous mon nom, ni sous le sien. je peux écrire ce que je veux de Moi

sans qu' elle en soit pleinement instruite. Oui, je sais, « Elle a des antennes, comme toutes les femmes » : c' est ce qu' elle essaye, souvent, de me faire écrire à son sujet. Jusqu' à présent, je ne m' y suis pas résolu, trouvant l' expression trop rebattue. Il faut le hasard de ce fragment, oui, rien d' autre qu' un fragment, minuscule, pour qu' elle vienne sous ma plume. Oui, sans doute, Elle a des antennes, et elle devine peut-être mes projets. Mais Elle n' a aucune preuve, et ne peut donc me faire aucun reproche.

Mes visées à son égard ? C' est bien simple : je veux me débarrasser d' Elle. Elle ne sert à rien. Mais elle est malade. L' urgence de la faire disparaître est encore faible : elle ne grossit pas trop vite, après les traitements que je lui ai déjà fait subir. Mais je sais que je viendrai à lui faire subir l' ablation que mérite son état.

ELLE

Il pense que je suis « malade » : sans jamais en parler, à qui que ce soit, et surtout pas à Moi. Il se plaint en secret de sa prostate, oui, c' est le nom dont les humains nous ont affublées, mes pareilles et moi. Il a tort : je me sens très bien, et même de mieux en mieux. Je grossis, je vais même, je m' en aperçois, jusqu' à proliférer. Je me trouverais même « belle » si j' avais, comme les humains, des soucis d' esthétique relatifs à mon apparence. Je n' en ai pas.

C' est lui qui me croit « malade » Et qui croit qu' il est malade en même temps que moi. Il est abusé par le nom qu' il a décidé de me donner : celui de *jumelle*. Il procède de temps en temps à une petite cérémonie magique : il se fait prélever un peu de sang et le fait « analyser ». Les résultats qu' on lui donne l' inquiètent. À mon sujet, et, pense-t-il, au sien : ma prolifération le menace, à ce qu' il croit. Et il m' a fait subir, loin d' ici, à Paris, des traitements qui m' ont lourdement affectée. Je lui en veux, irrémédiablement.

LUI

Je n' aime pas parler de ma santé. Encore moins écrire sur elle. D' autant que je me méfie d' Elle. Ne serait-Elle pas capable, par ses antennes féminines, de comprendre ce que je médite à son égard ? Car je suis maintenant décidé : sa maladie évolue de plus en plus vite, et me menace autant qu' Elle. Je vais me débarrasser d' Elle.

Adalbert Ripotois est décédé brutalement le 1^{er} novembre 2003, dans la confortable villa dont l' Université Julius Nyerere, à Kankan, lui conservait la jouissance après sa retraite. L' autopsie qui a été faite de son corps a montré

qu' il était atteint d' un cancer de la prostate, qui, surveillé et soigné avec rigueur lors de ses voyages en France, ne pouvait en aucune façon être la cause de sa mort, qui reste mystérieuse.

Parmi les manuscrits qui ont été trouvés dans sa villa, l' « Autobiographie croisée de deux voisins » est le seul texte de « fiction » qu' il ait laissé. Les autres manuscrits sont des travaux de linguistique et, surtout, d' éthologie entomologique, relatifs pour l' essentiel aux systèmes de communication des termites.

Adalbert Ripotois était le neveu d' Adolphe Ripotois, connu notamment pour l' illustre formule « Le mot, c' est la mort sans en avoir l' R ».

